

Les premières femmes médecins en Russie au XIXe siècle

Autor(en): **Volet-Jeanneret, Helena**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1988)**

Heft 4

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES PREMIÈRES FEMMES MÉDECINS EN RUSSIE AU XIX^e SIÈCLE

La seconde moitié du XIX^e siècle est marquée, partout en Europe, par l'écllosion du mouvement féministe qui réclame, entre autres revendications, l'accès aux études universitaires. La médecine est alors l'un des bastions les mieux gardés par les adversaires de l'instruction supérieure féminine. Or, l'historien découvre avec surprise que ce seront les ressortissantes de l'Empire russe, par ailleurs sclérosé et arriéré, qui deviendront les premières doctresses en médecine en Europe. Qu'elles étudient en Europe occidentale ou à Saint-Pétersbourg, elles seront amenées à franchir de nombreux obstacles avant d'arriver au but. Cette étude démontre leur courage et leur opiniâtreté qui seront couronnés de succès et serviront ainsi d'exemple à celles qui vont leur succéder.

L'histoire sociale de la Russie du XIX^e siècle ne cesse de nous surprendre. Ainsi, si l'on se penche sur l'histoire des femmes russes et leur lutte pour l'émancipation et l'égalité avec les hommes non seulement sur le plan judiciaire, civil et familial mais aussi professionnel, on est surpris de constater que cet immense Empire, à de nombreux points de vue arriéré et sclérosé, fait des concessions à ses ressortissantes et leur accorde des privilèges que les Européennes, à la même époque, ne peuvent que leur envier.

Cet état de fait se manifeste dans plusieurs domaines sociaux et intellectuels mais il est particulièrement marquant dans une branche, traditionnellement réservée aux hommes, défendue par eux de toutes leurs forces et dans tous les pays devant l'assaut des femmes: la médecine.

La présente étude a pour but de montrer comment les femmes russes vont agir pour accéder, bien avant les autres Européennes, à une formation médicale complète et quels obstacles elles devront franchir pour remporter finalement une victoire si longtemps attendue.

I. DES GUÉRISSEUSES AUX INFIRMIÈRES

Les Vieux Slaves, comme tant d'autres peuples au Moyen Age, avaient leurs guérisseuses. Souvent spécialisées, les «zelenchtchitsy» qui soignaient par les plantes, les «kostopravki» qui réduisaient les fractures, ou encore les «povivalnyié» (accoucheuses), jouissaient d'une grande estime auprès de leurs malades. La plus célèbre était Eupraxie Mstislavna, petite-fille du grand-duc Vladimir Monomaque, née vers 1108, qui connaissait admirablement bien herbes et racines, et qui poursuivra son art à Byzance après avoir épousé l'empereur Alexis Comnène. Elle rédigea même un traité de médecine¹. Cet usage des plantes par des guérisseuses russes est relaté dans de nombreuses chroniques des temps anciens jusqu'au XVIII^e siècle.

Les femmes vont entrer dans les hôpitaux par la petite porte. En effet, Pierre le Grand les engagera pour nettoyer les chambres des malades et faire la lessive. Il n'est pas question de leur confier les soins proprement dits.

Sous l'Impératrice Elisabeth, en 1754, on va mettre sur pied les premiers cours à l'intention des sages-femmes et, à partir de 1797, chaque ville russe, des deux capitales jusqu'aux villes de district, disposera au moins d'une accoucheuse officielle.

En 1812, les femmes vont tout naturellement porter secours aux blessés dans la guerre contre Napoléon. On ne l'oubliera pas et en 1819 s'ouvriront les premiers cours pour infirmières².

Une première communauté d'infirmières sera fondée en 1844 et s'appellera, à partir de 1873, les *Sœurs de la Sainte-Trinité*. Les membres sont des jeunes filles ou des veuves entre 20 et 40 ans qui, sans avoir prononcé des vœux, observent la règle religieuse. Elles peuvent quitter la communauté. Environ dix-huit au départ, elles compteront, à la fin du siècle, quatre-vingts membres.

La Guerre de Crimée verra la création d'une communauté *De l'Élévation de la Croix*, qui fera appel aux femmes désireuses de soulager les blessés de guerre. Des cours de trois mois à Saint-Pétersbourg préparent de nouvelles infirmières qui partent ensuite au front. Ces infirmières-sœurs sont toutes issues des classes sociales supérieures ou moyennes et jouissent d'une bonne instruction. L'âge ne joue aucun rôle: bien que la plupart de ces deux cent deux infirmières aient entre 25 et 40 ans, on trouve parmi elles des jeunes filles de 18 ans comme des grands-mères de 60 ans³.

Tout le monde connaît en Occident l'épopée héroïque de

l'Anglaise Florence Nightingale, fondatrice du service infirmier moderne dans les rangs des blessés anglais lors de cette guerre. En revanche, on sait à peine que les femmes russes soulageaient également la misère humaine de leurs compatriotes.

Lorsqu'elles arrivent à Sébastopol, les premières infirmières russes sont très mal accueillies car on pense que le front n'est pas un endroit pour des femmes qui vont certainement gêner le personnel médical en place. Mais très rapidement, l'opinion tourne en faveur des infirmières qui, par leur dévouement et leurs compétences, gagnent les cœurs et la reconnaissance des malades et des blessés. Entre mars et juin 1855, elles accueillent entre 500 et 3000 blessés par jour. Elles se montrent à la hauteur de leur tâche : elles lavent, repassent, cuisinent, assistent aux opérations, aux amputations, secondent les médecins dans toutes les tâches.

La Guerre de Crimée met ainsi fin à des préjugés vis-à-vis des femmes en tant qu'infirmières⁴. Ces religieuses dévouées ouvrent la voie à celles qui voudront bientôt devenir médecins, car leur exemple aura prouvé aux hommes les capacités des femmes à soulager la misère.

II. LES PREMIÈRES ÉTUDIANTES EN MÉDECINE

La guerre de Crimée a bouleversé littéralement la société russe. Une période de grande désillusion due à la perte de la guerre, mais également de grands espoirs, liés à l'avènement au trône d'Alexandre II, s'ouvre en 1855. C'est aussi le début de ce qu'on va appeler la question féminine (*jenski vopros*)⁵.

Les jeunes filles se mettent à rêver de l'égalité des sexes qui passerait avant tout par l'accès à la même instruction que leurs frères. Elles ont des protectrices dans l'entourage même d'Alexandre II. En effet, l'Impératrice en personne et sa tante, l'archiduchesse Hélène Pavlovna, demandent et obtiennent du Souverain la création d'un premier gymnase de jeunes filles à Saint-Pétersbourg⁶. C'est ainsi qu'une première *guimnasia* (fém. en russe) ouvre ses portes en avril 1858. Son succès ira grandissant : de 38 élèves en 1866, elle passera à 336 élèves en 1881⁷.

Alors que jusque'alors les écoles secondaires pour filles étaient des «instituts» ou «pensionnats» où l'on apprenait aux jeunes filles des futilités à côté de l'incontournable français, le gymnase de jeunes filles offre désormais les mêmes branches que celui des garçons. Et bien entendu, les bachelières ont la ferme intention

d'aller suivre des cours à l'Université; d'ailleurs, les premières auditrices assistent aux cours universitaires depuis 1859 déjà. Parmi elles, Nathalia Korsini et sa sœur Ekaterina, Antonida Blioummer, Maria Bokova et Nadejda Sousslova (sur ces deux dernières, voir plus loin). Bientôt, lors de certaines conférences, selon les souvenirs d'un ancien étudiant, Panteleev, il y aura en 1860/61 davantage d'auditrices que d'étudiants réguliers⁸.

On ne permet pas aux femmes de s'inscrire à l'Université, «pour des raisons morales», dit-on. Cependant, sous la pression de l'opinion publique, on autorise, en 1861, trois jeunes filles à assister à des cours et à des exercices pratiques à l'Académie médico-chirurgicale⁹. Il s'agit de Nadejda Sousslova, Maria Bokova et Varvara Kachevarova-Roudnieva.

Mais dès l'année suivante, l'enseignement supérieur se ferme aux femmes. La seule exception sera en faveur de V. Kachevarova-Roudnieva, car elle est boursière des cosaques bachkirs qui sont musulmans et qui désirent donner à leurs femmes un médecin femme. C'est donc la seule étudiante que le gouvernement russe tolérera à l'Université jusqu'à l'obtention de son diplôme de médecin, en 1868. Elle soutiendra sa thèse de doctorat huit ans plus tard¹⁰. Varvara sera l'unique boursière musulmane de l'histoire de l'Empire russe, car le gouvernement ne se préoccupe guère de ses régions allogènes.

Nadejda Sousslova sera la première femme médecin en Europe¹¹. Née en 1843, fille d'un ancien serf du comte Cheremetiev, pensionnaire à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg, parlant français, allemand, anglais et latin, elle passe brillamment ses examens de baccalauréat avant de suivre des cours à l'Académie de médecine en 1861 et 1862. Elle publie même, en 1862, un premier travail scientifique dans le très sérieux *Messenger médical*¹².

Lorsqu'en 1862, l'instruction supérieure est interdite aux femmes en Russie, Nadejda se rend en Suisse, à Zurich, où elle sollicite son admission à la Faculté de médecine. Elle a 19 ans. Le Sénat, interloqué par cette demande inhabituelle, décide de s'en remettre à l'avis des professeurs. C'est ainsi que Nadejda se mettra à étudier; non seulement elle réussira tous ses examens mais elle soutiendra, en 1866, avec brio, sa thèse de doctorat, chose encore jamais vue à l'Université de Zurich¹³. Ensuite, elle retournera en Russie où elle sera obligée de repasser tous les examens avant d'obtenir, en 1868, le diplôme russe.

L'amie intime de Nadejda, Maria Bokova, connaîtra, elle, des obstacles d'origine familiale. Fille du général Obrouchev, Maria

se voit interdire des études supérieures par ses parents, car «dégradantes» dans sa position sociale. Le frère de Maria propose à sa sœur désespérée une solution inhabituelle mais astucieuse: si elle épouse «pour la forme» son ami, le jeune médecin P.I. Bokov, elle passe de la tutelle de ses parents à celle de son mari qui, lui, l'autorisera à étudier. Naturellement, les parents ne se doutent pas qu'il s'agit d'un mariage blanc¹⁴. Maria va donc étudier également à Zurich et devient médecin comme Nadejda, mais un peu plus tard, en 1871. Après son doctorat, elle participe à l'expédition médicale zurichoise au champ de bataille de Belfort. Elle dirige un lazaret près d'Héricourt et gagne la sympathie générale grâce à son dévouement auprès des malades¹⁵. Dans sa vie personnelle, Maria reste auprès de son pseudo-mari jusqu'au jour où elle tombe amoureuse d'un grand physiologue, I.M. Setchenov. Comme prévu dans leur arrangement, elle quitte Bokov et va vivre, près de quarante ans, une vie passionnante et passionnée avec Setchenov. Ce triangle conjugal servira de modèle à Tchernychevski dans son roman provocateur *Que faire?*, qui va devenir une véritable bible pour les premiers nihilistes. Maria devient dans le roman Véra Pavlovna et Setchenov, Kirsanov¹⁶.

Maria Bokova donne l'exemple, et de nombreuses jeunes filles, désireuses de s'émanciper de la tutelle parentale, adopteront son stratagème. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple précis, cette jeune fille juive de Cherson qui s'enfuit avec un camarade, lui-même encore gymnasien, à Odessa, où elle l'épouse; ensuite elle informe ses parents par écrit qu'elle est mariée et qu'elle se rend à Saint-Pétersbourg pour étudier avec l'accord de son mari¹⁷.

Les études seront de plus en plus considérées comme un moyen d'échapper à ce que Tchernychevski appelle «le despotisme familial»¹⁸. Ces jeunes femmes se libèrent en même temps des symboles de leur condition féminine, à savoir des cheveux longs et de la crinoline. Les cheveux courts deviendront le signe distinctif de l'étudiante russe de la seconde moitié du XIX^e siècle, alors que les Européennes attendront la fin de la Première Guerre mondiale pour couper leurs boucles (cf. *La Garçonne* de V. Margueritte).

Il est évident que les mariages fictifs, bientôt démasqués, seront sévèrement condamnés par la société bien-pensante. Ces jeunes femmes seront considérées comme immorales, *nihilistes*, coupables d'attenter à la structure de la famille et par là même, à celle de l'Etat. Donnons un exemple qui en prouve toute l'étendue: après la tentative d'assassinat d'Alexandre II par l'étudiant

Karakosov, en 1866, la police procède à des rafles dans le milieu étudiantin et l'on pose aux étudiantes les questions suivantes: «Combien de maris avez-vous? Avez-vous lu *Que faire?* Pourquoi ne portez-vous pas de crinoline?»¹⁹

Parmi les signes distinctifs des étudiantes russes, l'un était particulièrement odieux aux yeux de la police: les lunettes foncées. Le chef de police de Saint-Pétersbourg, Mouraviov, distribue aux étudiantes portant les lunettes abhorrées, des billets jaunes par lesquels on enregistrerait normalement des prostituées. Et son homologue moscovite, Arapov, donne l'ordre d'expulser de Moscou dans les vingt-quatre heures les femmes portant des lunettes foncées et pas de crinoline²⁰.

Si les femmes choquent par leurs habits et leur coupe de cheveux stricts la société bien-pensante de leur époque, elles forcent l'admiration de leurs camarades, voire de leurs professeurs, par leur comportement sérieux et leur application à l'étude.

Comme les études supérieures de médecine leur sont fermées, de nombreuses jeunes Russes, Ukrainiennes, Polonaises, Baltes, Arméniennes et Juives de Crimée se rendent en Europe occidentale, et en particulier en Suisse. Le plus grand nombre de candidates aux études de médecine se trouve dans les années 1870 à Zurich²¹. La plupart, Moscovites, ont des idées révolutionnaires et, dès que le gouvernement russe en a vent, il interdit, en 1873, aux étudiantes russes de fréquenter l'Université de Zurich et leur ordonne de la quitter au plus tard le 1^{er} janvier 1874. Les étudiantes n'ont pas le choix. Elles quittent Zurich, essaient sans succès de poursuivre leurs études en Allemagne ou en France. Pour finir, elles rentrent en Russie²². C'est la fin de la première grande vague d'étudiantes russes en Suisse. Une seconde suivra dans les années 1890-1910 et cette fois-ci, les Universités de Genève et de Lausanne seront fortement mises à contribution. A Genève, à la fin du siècle, «une campagne se déchaîne contre la surpopulation orientale»²³; à Lausanne, on parle du «péril slave» devant plus de 400 étudiantes originaires de l'Empire russe en 1906/1907²⁴.

III. LES COURS DE SAGES-FEMMES

Mais revenons en Russie. La fermeture des cours aux femmes en 1862 provoque une réaction indignée dans les milieux de l'intelligentsia et de la noblesse progressiste. De nombreuses pétitions,

des réunions, des comités de soutien vont pousser le gouvernement à revoir sa position. Après des années de lutte et de tergiversations, le gouvernement met sur pied des cours de sages-femmes, attachés à l'Académie militaire de médecine car il n'existe pas à l'époque une Faculté de médecine indépendante. Les cours s'ouvrent en 1872, doivent durer quatre ans — et seulement à titre d'essai²⁵.

Les conditions d'admission sont sévères: 20 ans révolus, baccalauréat, autorisation des parents, certificat de bonne vie et mœurs délivré par la police, examen d'admission. Les candidates sont nombreuses: sur 109 demandes, seules 90 sont admises, faute de place. Les cours se déroulent à l'Académie militaire mais séparément des garçons. En revanche, le programme des cours ainsi que les professeurs sont pratiquement les mêmes. Les étudiantes sont soumises à des règlements très stricts: obéir aux supérieurs, ne rien leur cacher de leur vie personnelle, porter un costume réglementaire et les cheveux longs, ne pas parler aux garçons, s'abstenir même de les saluer.

Un exemple significatif de ces vexations est la création d'une bibliothèque pour étudiantes. Comme elles ne sont pas autorisées à consulter les livres de la bibliothèque de l'Académie, elles essaient d'en fonder une. De nombreuses pétitions aboutissent finalement à la permission de placer une armoire au secrétariat pour leurs livres avec défense expresse de l'appeler «bibliothèque»! Evidemment, cette mesquinerie administrative fait vite le tour de la ville et fait rire; désormais, les auteurs vont envoyer leurs livres avec pour dédicace: «Pour l'armoire à livres des étudiantes en médecine»²⁶.

Malgré toutes ces brimades, les jeunes filles travaillent avec acharnement et passent brillamment leurs examens²⁷. L'année suivante, on admet 89 nouvelles élèves et la troisième année, les étudiantes peuvent suivre des exercices pratiques en clinique. Finalement, en 1876, arrive une nouvelle réjouissante: le gouvernement décide d'accorder aux étudiantes les cours complets de 5 ans, comme aux garçons, et change le nom de Cours supérieurs pour sages-femmes en Cours de médecine pour femmes²⁸.

En 1878, alors que les premières étudiantes sont en 5^e année, éclate la guerre contre la Turquie. Il est traditionnel, en cas de guerre, d'envoyer à l'armée les étudiants de 5^e année de l'Académie militaire. Les jeunes filles demandent à être envoyées également au front. On désigne 25 étudiantes pour servir dans les ambulances, au même titre que les chirurgiens d'armée.

La bravoure, l'adresse, le dévouement de ces futures femmes médecins ont fini par convaincre de leur erreur les derniers adversaires des études médicales pour femmes. Elles travaillent souvent dix-huit heures par jour et pratiquent des opérations et des amputations comme les chirurgiens chevronnés. Les correspondants étrangers parlent d'elles dans leurs journaux. A la fin de la guerre, Alexandre II leur décerne des médailles d'or attachées au ruban de l'ordre de Saint-Georges, l'un des plus nobles de la Russie²⁹.

Après la guerre, toutes les étudiantes passent brillamment leurs examens (1878). Alexandre II leur octroie le titre de médecin, le droit de porter les palmes médicales aux initiales Z-V (jenchtchina-vratch: femme-médecin). De nombreuses diplômées seront employées par des hôpitaux régionaux, d'autres dans des établissements privés. Douze femmes seront appelées à enseigner dans le cadre des cours médicaux. On admet donc l'utilité des femmes dans la profession médicale.

Et pourtant, quatre ans plus tard une mauvaise nouvelle atteint les étudiantes en médecine de plein fouet. Le nouveau ministre de la guerre, Vannovski, trouve incompatible pour son ministère d'avoir sous sa direction un cours de jeunes filles. Les mérites des jeunes femmes lors de la guerre de Turquie sont promptement oubliés. Un oukase ordonne de ne plus accepter de nouvelles inscriptions à partir de 1882. Les étudiantes ayant commencé leurs études avant cette date pourront les terminer, mais les cours seront définitivement fermés en 1887³⁰.

Les cours de médecine auront donc duré quinze ans et formé des centaines de femmes médecins travaillant dans tous les secteurs de la médecine³¹.

IV. L'ÉCOLE DE MÉDECINE POUR FEMMES

La fermeture des cours de médecine pour femmes provoque un tollé général dans la société progressiste pétersbourgeoise. Des pétitions, des propositions pleuvent mais sans résultat. Le conseil municipal de Saint-Pétersbourg offre en vain de l'argent et même des locaux: de nombreux mécènes financeraient de nouveaux cours. Mais le gouvernement restera sourd à toutes les propositions — et cela pendant quinze ans!

Enfin, en 1897, on ouvre une vraie école de médecine pour femmes à l'Institut médical féminin de Saint-Pétersbourg. L'Institut se trouve dans un bâtiment spécialement conçu pour l'étude

de la médecine, muni des laboratoires nécessaires et construit selon les prescriptions d'hygiène les plus strictes. Le pavillon de dissection est placé dans la cour. A côté de l'Institut se trouve un internat prévu pour 120 pensionnaires³².

Les conditions d'admission seront encore plus draconiennes que celles aux cours des sages-femmes. Les candidates doivent avoir entre 20 et 30 ans, être chrétiennes (5% seulement peuvent appartenir à d'autres religions, dont 3% à la religion israélite), produire une permission écrite des parents ou du mari, le certificat désignant la classe sociale, l'acte de naissance et de baptême, le certificat d'irréprochabilité politique, le curriculum vitae, deux photographies, le certificat du lycée, et le certificat de l'examen de latin³³.

La taxe d'inscription semestrielle s'élève à 50 roubles, l'internat revient à 300 roubles par an (les jeunes filles sont nourries, logées, blanchies). La première année, 264 candidates demandent leur admission, 188 sont reçues parmi les meilleures, faute de place³⁴. La sélection pour l'admission à l'Institut sera de plus en plus impitoyable: ainsi, en 1900, sur 726 demandes, seules 200 candidates seront inscrites aux cours³⁵.

Et pourtant, la vie de ces jeunes femmes n'était pas enviable, car elles vivaient, pour l'écrasante majorité, dans des conditions très pénibles. Presque toutes travaillaient à côté de leurs études, leurs parents ne pouvant pas assurer leur subsistance. Une ancienne étudiante, Z. I. Okuñkova se souvient: «La vie d'institut a été pour nous une cruelle école. Elle nous a appris à supporter avec obstination la faim et le froid et à nous battre pour notre position, car l'attitude vis-à-vis des élèves variait selon le rang social de leurs parents»³⁶.

La nouvelle génération de femmes médecins sera tout aussi dévouée et consciencieuse que la précédente qui est en train de faire ses preuves. Effectivement, si l'on prend comme exemple la ville de Saint-Pétersbourg, divisée en 36 quartiers (dont chacun dispose d'un médecin), nous constatons que près de la moitié des médecins municipaux sont des femmes. Dans les comptes rendus officiels de la municipalité pour l'année 1896, on apprend que 14 femmes médecins ont traité 131 629 malades et ont effectué 40 295 visites (dont 900 de nuit). Une fois les capacités des femmes médecins reconnues, on n'hésite pas à les surcharger de travail: pour un médecin homme exerçant dans un dispensaire municipal on compte 5400 à 8000 malades par an, alors qu'une femme médecin soigne entre 7000 et 11 600 malades par an³⁷.

Les femmes médecins, après des décennies de lutte pour la reconnaissance de leur compétence professionnelle, verront leur situation réglée, en 1899, par des mesures législatives, publiées dans le *Messenger officiel*. Désormais, elles auront le droit de pratiquer librement leur profession dans tout l'Empire. Elles seront officiellement engagées comme médecins municipaux, médecins des hôpitaux et elles pourront ouvrir un cabinet. Celles qui entrent au service de l'Etat jouiront des mêmes prérogatives et du même salaire que les hommes. Elles restent fonctionnaires même en cas de mariage et leurs orphelins ont droit à une pension³⁸.

Désormais, les femmes médecins ont droit de cité à part entière dans tout l'Empire russe. Elles vont même jouir d'une prérogative que bien des Européennes leur envieront: elles pourront concilier profession et mariage, chose impensable en Occident jusqu'à la Première Guerre mondiale.

C'est ainsi que les femmes russes ont mené à bien leur combat pour le droit aux études médicales. Dans un premier temps, elles se sont glissées dans la brèche ouverte dans la société par la guerre de Crimée. En effet, de profonds bouleversements militaires, sociaux et économiques surviennent périodiquement lors des nombreuses guerres que la Russie a menées depuis lors. C'est dans le feu de l'action qu'apparaissent soudain clairement les fêlures et les insuffisances sociales et éducatives. C'est donc un moment idéal pour restructurer la société et pour essayer d'y introduire des nouveautés qui, en temps de paix, n'auraient tout simplement pas été prises en considération.

Les études de médecine pour femmes en sont un exemple éloquent. Lors de la Guerre de Crimée, on appréciera pour la première fois l'action des infirmières-religieuses à sa juste valeur et lors de celle contre la Turquie en 1878, le travail dévoué et compétent des premières femmes (presque) médecins. Une fois reconnues sur le plan professionnel, les jeunes Russes ne se laisseront plus reléguer au second plan et se battront, dans les années 1880 et 1890, pour devenir étudiantes en médecine à part entière. Elles auront gagné, grâce à leur persévérance, l'estime et l'admiration de toute la population de l'Empire russe, pour qui désormais la femme médecin représentera, au même titre que l'homme, l'allègement de la misère humaine sous toutes ses formes.

Désormais, les médecins russes, hommes et femmes, livreront ensemble un même combat: contre la maladie, la misère, l'ignorance...

Helena VOLET-JEANNERET.

NOTES

¹ A. A. Šibkov, *Pervyj ženščiny-mediki Rossii (Premières femmes médecins de Russie)*, Leningrad, Medguiz, 1961, pp. 5-6.

² *Ibid.*, pp. 9-10.

³ *Ibid.*, p. 19.

⁴ Après la guerre de Crimée, seul un quart des sœurs va quitter la communauté. Cette dernière va fusionner, en 1894, avec la Société russe de la Croix-Rouge.

⁵ Rochelle Lois Goldberg, *The Russian Women's Movement: 1859-1905*, Ann Arbor, Michigan, 1975 (thèse), p. 1.

⁶ Mélanie Lipinska, *Histoire des femmes médecins depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, Librairie G. Jacques, 1900, p. 397.

⁷ Barbara Engel Alpern, *Mothers and daughters: Women of the intelligentsia in nineteenth-century Russia*, Cambridge, Univ. Press, 1983, p. 50.

⁸ Ruth A. Dudgeon, *Women and higher Education in Russia, 1855-1905*, Ann Arbor, Michigan, 1975, p. 33.

⁹ Lipinska, *op. cit.*, p. 398.

¹⁰ Šibkov, *op. cit.*, p. 61.

¹¹ Aleksandr Smirnov, *Pervaja russkaja ženščina-vratč (Première femme russe médecin)*, Moscou, Medguiz, 1960.

¹² *Pervyj ženskij kalendar' na 1901 god (Premier calendrier féminin pour l'année 1901)*, composé par P. N. Arian, Saint-Pétersbourg, 1901, pp. 376-377.

¹³ Lipinska, *op. cit.*, pp. 399-401.

¹⁴ Šibkov, *op. cit.*, p. 59.

¹⁵ Lipinska, *op. cit.*, p. 405.

¹⁶ Šibkov, *op. cit.*, p. 60.

¹⁷ *Národní Listy* (quotidien pragois du XIX^e s.), 12.10.1878.

¹⁸ Alpern, *op. cit.*, p. 62.

¹⁹ Dudgeon, *op. cit.*, p. 56.

²⁰ *Ibid.*, p. 57.

²¹ J. M. Meier, *Knowledge and Revolution: The Russian Colony in Zürich (1870-1873)*, Assen, Van Gorcum & Comp., N.V., 1960.

²² Lipinska, *op. cit.*, p. 406.

²³ Ladislav Mysyrowicz, «Université et Révolution: Les étudiants d'Europe orientale à Genève au temps de Pléchanov et de Lénine», in *Revue suisse d'histoire*, 1975, p. 523.

²⁴ Recensement personnel à partir du *Catalogue des étudiants de l'Université de Lausanne*, ACV, K XIII 369/98.

²⁵ Šibkov, *op. cit.*, p. 61.

²⁶ Lipinska, *op. cit.*, p. 450.

²⁷ *Ibid.*, p. 449.

²⁸ Šibkov, *op. cit.*, p. 62.

²⁹ Lipinska, *op. cit.*, pp. 452-454.

³⁰ *Ibid.*, p. 455.

³¹ Les chiffres concernant les femmes médecins formées entre 1872 et 1887 varient suivant les deux ouvrages de base. Alors que Lipinska parle de 1091 élèves dont 700 qui terminent leurs études (*op. cit.*, p. 457), Šibkov (*op. cit.*, p. 111) est bien plus modéré et donne le chiffre de 518 dont la répartition serait la suivante:

1876 - 5	1880 - 17	1884 - 54
1877 - 6	1881 - 43	1885 - 49
1878 - 43	1882 - 52	1886 - 74
1879 - 24	1883 - 63	1887 - 88

³² Lipinska, *op. cit.*, p. 511.

³³ *Pervyj ženskij kalendar*, pp. 216-217. Notons que le numerus clausus pour les jeunes juives va être à l'origine de leur départ massif pour l'Europe de l'Ouest. Ce sera la deuxième grande vague d'étudiantes «russes», notamment dans les universités suisses.

³⁴ Lipinska, *op. cit.*, 511. Šibkov, pour sa part, avance le chiffre de 190 candidates admises, cf. p. 114.

³⁵ Šibkov, *op. cit.*, p. 115.

³⁶ Z.I. Okuňkova, *Materialy k istorii ženskogo medicinskogo obrazovanja v Rossii (Matériaux pour l'histoire de l'éducation médicale féminine en Russie)*, Moscou, 1899, cité par Šibkov, *op. cit.*, p. 116.

³⁷ Rapport du Dr Kosakevitch in *International congress of womens*, 1899, t. III, p. 58, cité par Lipinska, *op. cit.*, p. 514.

³⁸ Lipinska, *op. cit.*, p. 515.